

Allocution de Charles Dreyfus

« Alfred Dreyfus »

À l'occasion du centenaire de la réhabilitation d'Alfred Dreyfus

Pèlerinage de Médan 2006

Les orateurs qui m'ont précédé depuis plus d'un siècle en ce lieu à l'occasion du pèlerinage de Médan étaient des écrivains, des uni-versitaires, des historiens, des hommes et des femmes politiques, des juristes. Je ne suis rien de tout cela, je ne suis que le petit-fils d'un homme célèbre.

Jeune officier brillant et ambitieux, ce n'était évidemment pas cette célébrité-là qu'Alfred Dreyfus ambitionnait. Être ambitieux, à la fin du XIX^e siècle, chez un officier ayant ses origines sociales et religieuses apparaissait à certains comme de la naïveté et c'est ce qui ressort souvent des portraits qu'on a tracés de lui. Non, je ne pense pas qu'il était naïf, il était exigeant. Exigeant envers lui-même, et le début de sa carrière militaire, brutalement interrompue, l'a amplement prouvé, mais exigeant aussi envers l'armée et la République qu'il avait choisi de servir.

Joseph Reinach relate les circonstances dans lesquelles le jeune Alfred Dreyfus avait été remarqué par le général de Boisdeffre dans un voyage d'État-major. Je le cite : « Un soir, Boisdeffre avait invité ses officiers à sa table. Dreyfus y parla des dernières expériences d'artillerie faites par les commissions de Calais et de Bourges. « Il donna, raconte le général Roget, l'un des convives, des renseignements qu'aucun ne possédait et tellement intéressants qu'il en fut question jusqu'à la fin du dîner. [...] En sortant de table, le chef d'État-major emmena le capitaine Dreyfus et continua à causer avec lui, seul à seul, pendant plus d'une heure, en se promenant sur le pont de la Moselle. »

Ce long entretien qu'il avait eu avec Boisdeffre fit qu'Alfred Dreyfus, à l'île du Diable, dans son isolement et son ignorance totale de l'affaire, conserva, jusqu'à son retour en France une grande confiance en lui. Il lui écrivit plusieurs lettres, la dernière en date du 4 juin 1899, dès qu'il apprit la révision de son procès par la Cour de cassation, ne doutant pas de sa loyauté.

Au procès de Rennes l'un des épisodes majeurs et peut-être le plus scandaleux de l'affaire – que, soit dit en passant, certain cinéaste choisit de passer sous silence, trouvant plus attrayant de montrer Proust mangeant sa madeleine ou plus affriolant de voir Esterhazy se pavanant dans sa maison close en compagnie de ses pensionnaires – bref, à Rennes, Alfred Dreyfus apostropha plusieurs fois le général Mercier, celui qu'il surnomma le criminel en chef, et réfuta point par point les accusations qu'il formula pendant son témoignage.

Lorsque Boisdeffre à son tour l'accabla et que le président du tribunal demanda à l'accusé s'il souhaitait répondre, Alfred Dreyfus dit simplement qu'il ne répondrait rien au général de Boisdeffre. Dans sa retraite solitaire et volontaire, Boisdeffre médita peut-être sur ces paroles.

Car l'éloquence, pour Alfred Dreyfus, c'était parfois le silence. Dans les *Souvenirs* manuscrits qu'il remit en 1930 à mon père et que je recueillis à la mort de celui-ci, il s'explique :

J'avais déjà compris qu'on s'attendait à Rennes à de grands gestes, à de grands éclats de voix, à ce que je fusse plus théâtral, plus déclamatoire, tranchons le mot, plus cabotin, au lieu de discuter pied à pied, sans rien laisser dans l'ombre, tout l'immense amas de menus faits qu'on avait accumulés contre moi. Ceux-ci, à eux seuls, dans l'état d'épuisement où je me trouvais à mon retour en France, exigeaient toute la tension de mon esprit, ne me permettaient pas de me laisser aller à l'émotion qui m'eut vite fait perdre le fil dans le labyrinthe imaginé de toutes pièces par des adversaires sans scrupule. Et puis, j'avais la pudeur de mes souffrances.

Dans les années 1970, on parlait peu de l'Affaire. C'est pourquoi lorsque j'appris qu'un club un peu mondain qui se réunissait une fois par mois dans un salon de l'avenue de l'Opéra et abordait des sujets très variés avait choisi ce mois-là l'affaire Dreyfus, je décidais d'y assister. Les intervenants étaient Alain Decaux, André Castelot et un général en retraite que je ne connaissais pas et dont j'ai oublié le nom. Les deux premiers firent chacun un récit de l'affaire, assorti des stéréotypes sur la personnalité d'Alfred Dreyfus en vogue à l'époque. Le général, lui, était anti-dreyfusard. Ses arguments, peu convaincants furent facilement réfutés par les autres intervenants. En désespoir de cause, il expliqua qu'il était anti-dreyfusard parce que dans sa famille on l'avait toujours été.

Vint la période des questions et Alain Decaux me demanda si j'avais quelque chose à dire. Je lui dis que j'allais le décevoir mais que l'exposé qui m'avait le plus intéressé était celui du général. D'abord, parce que c'était la première fois que je rencontrais un anti-dreyfusard, enfin, entendons-nous, un anti-dreyfusard qui se déclarait comme tel devant moi. Et puis sa conclusion m'avait frappé car dans ma famille, on a toujours été dreyfusard. Et j'ajoutais que cette sorte de boutade n'en était pas vraiment une. En effet, depuis son épouse Lucie, en passant par son frère Mathieu ainsi que toute sa famille et tous ceux qui le connaissaient bien, aucun n'a cru un seul instant à sa culpabilité : ça ne pouvait être qu'une effroyable erreur judiciaire. Ils ne savaient pas encore qu'il s'agissait d'une monstrueuse machination.

Au cours de ces dernières semaines, j'ai été soumis à de nombreuses interviews et deux questions m'ont été inmanquablement posées : que pensais-je de l'idée de panthéonisation et y avait-il des points communs entre l'affaire Dreyfus et l'affaire d'Outreau ?

Pour la panthéonisation j'ai toujours répondu que, selon moi, les proches d'Alfred Dreyfus, ceux qui l'ont connu, étaient mal placés pour se prononcer. Notre jugement, en effet était trop subjectif. De coupable idéal, qu'il fallait à tout prix et par tous les moyens, même illégaux, condamner, ce qui n'était pas facile puisqu'il était innocent, il devint une victime exemplaire, résistant à l'effroyable supplice de la dégradation puis à plus de 1500 jours de détention à l'île du Diable.

Pour lui, la mort eut été une délivrance. Il y pensait souvent et son grand mérite fut de vivre, vivre pour que son honneur lui soit rendu, par amour pour sa femme et ses enfants et parce qu'il avait une foi inébranlable en la justice de son pays. Oui, cette résistance fut héroïque et à ce titre, Alfred Dreyfus mérite de reposer au Panthéon, à côté d'Émile Zola et de Jean Jaurès, d'autant plus que c'est en ce lieu même qu'on tenta à sa vie lors du transfert des cendres de Zola. Cet événement, certes, aurait eu un retentissement mondial. Mais en tant que petit-fils d'Alfred Dreyfus, je ne puis m'empêcher de me poser certaines questions. L'eût-il souhaité ? On ne peut faire parler les morts mais ce que nous savons, c'est qu'il choisit une sépulture d'une très grande sobriété au cimetière Montparnasse. Et puis, il repose aujourd'hui à côté de sa femme et de ses enfants, qui furent si présents dans son esprit pendant de si longues et douloureuses années. Fallait-il les séparer une nouvelle fois ?

En ce qui concerne Outreau, il n'y a pas vraiment de lien. L'affaire Dreyfus n'est pas à proprement parler une erreur judiciaire. C'est un complot pour condamner un innocent puis pour étouffer la vérité, ou, pour reprendre les termes employés par le Premier Président Canivet « une injustice volontairement commise ». L'affaire d'Outreau est une erreur, une grave erreur judiciaire mais on ne peut pas dire qu'il y ait eu complot. La seule similitude que je vois entre les deux affaires est le rôle de la presse il y a cent ans, des médias aujourd'hui ; dans les deux cas, ils ont pesé de tout leur poids sur l'opinion publique – et n'ont guère fait ensuite leur *mea culpa*. Je dois dire que ces derniers propos ont été rarement rappelés !

Mais nous sommes ici dans la maison de Zola. En 2004, sous l'impulsion de son Président, l'Association pour le rayonnement de l'œuvre d'Émile Zola décida de créer un musée Dreyfus dans un

bâtiment du parc. À cette occasion, l'Association changea de nom et devint Maison Zola - Musée Dreyfus. Ce fut, bien sûr une grande satisfaction pour ma famille de voir ces deux noms réunis à nouveau, comme ils le sont avenue Émile Zola et place Alfred Dreyfus à Paris, et comme ils l'ont surtout été dans la lutte que mena Émile Zola pour que la justice et la vérité triomphent.

Alfred Dreyfus avait une immense reconnaissance envers ceux qui avaient pris tous les risques pour que justice lui fût rendue. Mais envers Émile Zola, il avait en plus une très profonde affection. Lorsque le président Loubet proposa la grâce en échange de l'abandon par Alfred Dreyfus de son pourvoi en révision, Émile Zola n'hésita pas. Clemenceau s'y opposa et s'il finit à la demande expresse de Mathieu par prononcer le fameux « Si j'étais le frère, je l'accepterais », en fait, il ne l'accepta jamais. Alfred Dreyfus, dans ses *Souvenirs* raconte, je le cite :

Dans un article de M. Clemenceau, paru dans *Le Bloc* du 2 février 1902, il disait (que) par le fait que j'avais accepté la grâce, M. Waldeck-Rousseau put arrêter le cours de la justice, avec l'aide du condamné lui-même. Je courus chez Clemenceau pour avoir l'explication de cette phrase incompréhensible de sa part. Il me dit que ce n'était pas un blâme qu'il avait voulu m'adresser mais que sa conviction était que l'acceptation de la grâce avait été la mort de l'affaire au point de vue général.

Bien sûr, il se trompait et se trompait, je pense, doublement. L'Histoire a bien montré que l'affaire n'était pas morte, mais si Alfred Dreyfus avait refusé la grâce – et les médecins qui l'examinèrent à son retour de l'île du Diable n'avaient pas caché qu'une détention prolongée lui serait fort probablement fatale – un Dreyfus mort aurait-il suscité le même intérêt et célébrerait-on aujourd'hui le centenaire de sa réhabilitation posthume ?

De sa première rencontre avec Émile Zola, Alfred Dreyfus, toujours dans ses *Souvenirs* écrit :

J'eus la joie profonde, à mon retour, de faire la connaissance d'Émile Zola. Je fus conquis par sa simplicité, ému par sa voix vibrante et chaude d'humanité, son cœur débordant de bonté.

Lors de la publication par Alfred Dreyfus de *Cinq années de ma vie*, publication que certains proches n'approuvèrent pas, craignant qu'on l'accuserait de tirer profit de l'affaire, Émile Zola lui écrivit le 8 mai 1901 :

Cher Monsieur Dreyfus, j'achève la lecture de *Cinq années de ma vie* et je ne sais rien de plus poignant, de plus éloquent dans la simplicité et la concision.

Je suis de ceux qui vous approuvent beaucoup de ne pas avoir tardé plus longtemps à nous donner ces pages. Il était nécessaire qu'on les connût, elles auraient manqué au dossier qui achève de se faire chaque jour.

C'est un peu plus de lumière qu'elles apportent, elles vous font connaître définitivement. Elles disent quel homme vous êtes et quel martyr vous avez été. Maintenant, la figure est complète et d'une grande beauté d'innocence et de souffrance.

La victoire de demain est certaine, ces pages l'annoncent encore.

Avec toute mon admiration et toute mon affection.

Malheureusement, cette victoire pour laquelle il avait tant lutté, Émile Zola ne la connut pas.

Le 29 septembre [1902], à 6 heures du soir, écrit Alfred Dreyfus, j'appris une nouvelle terrifiante. Zola était mort dans la journée, asphyxié par les émanations d'une cheminée fonctionnant mal et Madame Zola en grand danger. Bouleversé par cet effroyable drame, je courus rue de Bruxelles, mais je ne pus pénétrer dans sa demeure, car on transportait Madame Zola dans une maison de santé de Neuilly.

Je retournai le lendemain à la demeure de Zola. Je le vis, avec une indicible douleur, couché sur son lit, la figure reposée et calme. Mon émotion fut immense en revoyant ce cher et noble ami, terrassé ainsi par un accident imbécile, en pleine vigueur, en plein travail. On connaissait de lui sa puissance de travail, son génie de romancier, on ne connaissait pas assez sa bonté de cœur, sa générosité. Il faisait le bien comme un devoir de sa noble conscience.

J'allai chaque matin me recueillir auprès de la dépouille mortelle de Zola.

Le 2 octobre, je vis Madame Zola, heureusement sauvée ! Notre étreinte fut douloureuse, nous pleurâmes ensemble notre cher disparu.

Sa vie durant, Alfred Dreyfus garda présent en lui le souvenir d'Émile Zola. Certes, ce n'est pas de lui que je l'appris. J'étais en effet très jeune quand il mourut, en 1935, mais j'avais une grande affection pour lui. C'était un grand-père chaleureux qui dans mon souvenir ne correspond nullement au portrait qu'on a si souvent fait de lui. Il ne nous parlait jamais de l'affaire et encore moins des souffrances qu'il avait endurées. C'est pourquoi j'aimerais lire la préface de ces mémoires dont j'ai déjà cité quelques extraits et dont la sobriété, ici encore, est si révélatrice de sa personnalité :

Depuis la fin de la Guerre mondiale durant laquelle, malgré mon âge, j'ai servi mon pays, d'abord dans la zone nord du camp retranché de Paris, puis au front où j'ai participé à l'attaque du Chemin des Dames, et à la défense de Verdun, ma vie s'écoule retirée et silencieuse.

Mes pensées se reportent souvent vers cette longue période d'atroces souffrances, où, seul, affreusement seul, dans mon cabanon de l'île du Diable, je cherchais vainement à comprendre l'épouvantable erreur judiciaire dont j'étais la victime ; où aucun écho des luttes héroïques qui se livraient en France ne me parvenait.

Je ne connais pas l'amertume, m'étant toujours élevé au-dessus des passions mesquines ; j'ai cherché à comprendre comment ceux qui m'ont fait tant de mal, par orgueil de ne pas vouloir reconnaître une erreur, en étaient arrivés d'abord au mensonge, puis au crime ; mes pensées surtout sont allées à ces figures admirables dont le courage était à la hauteur de la valeur morale, dont la conscience a dicté leurs devoirs. Ce sont elles qui me réconfortent et j'aime à les évoquer dans mes longues heures de méditation.

Mon caractère me porte au silence, mes goûts à l'effacement, ma vie intérieure seule est intense. Mais tant de choses ont été écrites que je veux raconter simplement ma vie, en retracer les péripéties.

Depuis 1930, beaucoup plus de choses qu'il ne pouvait l'imaginer ont été écrites sur l'affaire et sur son principal protagoniste. De nombreux films l'ont montré, souvent sous un jour, pour reprendre un terme employé par un réalisateur « conforme à l'opinion générale des témoins du temps » au mépris, une fois encore de la vérité. On ne mettait pas en doute son innocence mais sa personnalité que l'on caricaturait était parfois présentée comme une excuse, sinon une justification à ce qu'il dut subir. François Mauriac, dans sa préface à une réédition de *Cinq années de ma vie* écrit : « Peut-être a-t-il échappé à quelques-uns de ses défenseurs que la grandeur humaine d'Alfred Dreyfus demeurera liée à ce qui en lui décevait le plus. »

Je voudrais aussi rappeler aujourd'hui le souvenir, et saluer la mémoire de celui qui, après François Mauriac que je viens de citer, fut le préfacier de *Cinq années de ma vie*, Pierre Vidal-Naquet, disparu cet été. Par tous ses engagements – du combat contre la torture pendant la guerre d'Algérie jusqu'à sa lutte acharnée contre le négationnisme – il perpétua jusqu'à nous l'esprit de la tradition dreyfusarde qu'il avait hérité des siens, de son milieu, de ce que fut aussi tout un pan, plus moral que religieux, du judaïsme français.

Vincent Duclert nous a parlé des manifestations qui ont marqué le centenaire de la réhabilitation, et particulièrement de l'hommage solennel rendu par le chef de l'État à l'École militaire. Je voudrais quant à moi faire référence à deux manifestations toutes récentes. Le 15 septembre, Monsieur Jean-Marie Bockel, sénateur-maire de Mulhouse, conférait aux petits-enfants d'Alfred Dreyfus, au cours d'une cérémonie émouvante, la citoyenneté d'honneur de la ville, distinction qui n'avait pas été

décernée depuis la Libération. À cette occasion, nous avons suivi le « parcours Dreyfus » qui nous a menés à la maison natale d'Alfred Dreyfus puis à la maison où il grandit et d'où il vit par la fenêtre les troupes allemandes entrer dans Mulhouse, événement qui déterminera sa carrière et qui marquera sa vie. Quelques jours plus tard, la ville de Crosne, dans la région parisienne, où mon père dirigeait une usine avant la guerre et qui avait été, en 1937, la première ville de France à donner à une de ses rues le nom d'Alfred Dreyfus – rue qui fut bien sûr débaptisée par Vichy peu après l'armistice – inaugura une nouvelle voie qui porte son nom.

Je voudrais enfin évoquer, pour terminer, trois ouvrages, récemment publiés, qui me paraissent indispensables pour préserver la mémoire d'Alfred Dreyfus. D'abord, ses *Carnets*, édités et annotés par Philippe Oriol, dont une partie avait été publiée par mon père en 1936. Ils montrent comment Alfred Dreyfus, dès qu'il eut recouvré la liberté et repris quelques forces, prit en main, avec ceux qui ne cessèrent de le soutenir, sa propre défense et lutta inlassablement jusqu'à sa réhabilitation.

Je citerai également la belle et émouvante correspondance qu'échangèrent Alfred et Lucie Dreyfus, et que vient de publier Vincent Duclert sous le titre *Écris-moi souvent, écris-moi longuement*. Elle révèle notamment le rôle capital que joua Lucie pour soutenir son mari et l'aider à surmonter ses souffrances et le désespoir qui fréquemment le saisissait.

Enfin, comment ne pas mentionner la superbe biographie qui vient de sortir sous la plume de Vincent Duclert et qui, pour la première fois apporte une image vraie de celui qui voulait, avec la modestie qui le caractérisait, qu'on « raconte simplement sa vie et en retrace les péripéties ».

Ce pèlerinage achève pour l'essentiel les 12 années de commémorations qui ont rappelé les principaux épisodes de l'affaire ainsi que l'hommage national rendu en 2006 à Alfred Dreyfus. Mais le courage et l'esprit de sacrifice des hommes et des femmes qui ont pris tous les risques pour faire éclater la vérité – et je pense d'abord à Émile Zola qui l'a très probablement payé de sa vie – resteront présents dans notre mémoire bien après le 31 décembre. Pour longtemps encore on retrouvera ici chaque année réunis, en cette Maison Zola – Musée Dreyfus, celles et ceux qui estiment que, même s'il s'éloigne de nous, ce combat pour le Droit, la Vérité et la Justice, reste un des moments fondateurs, et donc inoubliables, de notre modernité.